

## Rat race

On dirait bien que Mushi et moi sommes en train de surfer la même vague ! Mushi a trouvé le job en or : cuisinier japonais, dans un restaurant japonais, à temps partiel, en CDI. C'est énorme, d'autant que l'équipe parle volontiers l'anglais. Il a rendez-vous la semaine prochaine, pour signer son contrat. Quand Mushi me check de joie, la face réjouie, j'éclate de rire en lui annonçant que j'ai moi-même 2 entretiens d'embauche la semaine prochaine. Mon cv, entièrement rachelisé, a fait son effet ! *Hahaha ! Shikashi, sore wa subarashīdesu !* \* Pour moi, ce sera donc *assistante de vie, ou gouvernante*.

Je sors avec Lucile fêter ça. Fin d'après-midi radieuse. Quai Saint-Laurent, place de la cimaise, terrasse bondée, *2 bières s'il te plaît !* Il fait chaud. *À la suite de l'aventure, Beauté ! Santé, chérie !* Lucile sourit comme une fouine, les épaules hautes, son verre de bière à la main. *C'est quand le rendez-vous avec Andy ? Mardi. Je suis trop curieuse de savoir comment ça va se passer ! Héhé, moi aussi !* En repartant, j'aperçois Saddie, à l'autre bout du pont. Il traverse, bras en l'air, index tendus, comme s'il jouait de la batterie, mais assez haut. Toujours aussi curieux, toujours aussi ténébreux, toujours aussi habité, Saddie pulse une mélodie. Il est dans son monde, ailleurs. Il ne me voit pas. Il fredonne quelque

\* Mais c'est génial !

chose. Très certainement un morceau de sa composition, ou un projet en cours. Il n'a ni casque, ni écouteurs, pourtant il danse. Le pont est plein, et même s'il me voyait, je doute qu'il me reconnaîtrait. Quand il me croise, j'observe son visage, il a changé. Je ne peux que ressentir l'effet qu'il me fait, tant il m'en fait. Lucile s'inquiète de mon ralenti, *C'est Saddie ! Qui ? Saddie ! Tu ne connais pas ?! Non.*

La semaine s'est donc passée sans qu'aucun stress ne perturbe notre joie. Je n'ai ni écrit, ni visionné une énième conférence de Barrau. Tout va bien. Mushi passe des après-midi entières à jouer des tablas, en compagnie de D. et ses cordes iraniennes, de Thierry Lombard et sa flûte traversière, ou tout seul. Dans les parcs, à la Villeneuve, Place Notre Dame, rue Bayard, ou au quartier. Quant à moi, je lis et écris seule, sous les platanes du Jardin de Ville. Je rejoins le Zlass au quartier, Didou, Patrick, et même Mickey, dehors, sur un banc, autour d'un sirop ou dans l'herbe. J'ai la patate, de l'humour et le smile. Je suis juste trop contente de rien, de tout, heureuse à en pleurer. Je ris d'ailleurs. Je passe la semaine à rire et sourire. Je ris avec le Zlass, je ris avec Thierry, avec ma fille, avec mon fils, avec Eazy, Mushi, avec Rachel. Je souris, je souris, je souris. Et je suis sûre que Mushi rit aussi. La vie est douce, au pied de l'arbre géant du Jardin des Plantes, tortues. La vie nous sourit. Chacun de nous, souffle, enfin. Et le printemps décuple tout. Mais yo ! Tout va bien. Et quand Mushi passe à la maison, désormais, c'est ambiance relax totale. On rit, on se tape la cuisse, soulagés. *On va y arriver, man ! Yesssss !*, siffle Mushi, les deux points bandés devant son coeur. Je cuisine le midi, on se régale. Il digère dans le hamac, avec ou sans ma guitare. Moi, j'écris, assise à la table de la cuisine, avec un thé noir, un micro-bédo et le smile. Je ne traduis plus, n'explique plus, ne

rassure plus, ne conseille plus, n'oriente plus, n'avertis plus, j'écris. Et ça, c'est vraiment cool. On se détend. *Arigato ! Sarah, San ! Je n'aurais pas pensé qu'un massage du visage puisse procurer autant de plaisir ! Arigato !* À l'ombre des toits, même les oiseaux en profitent. On s'aime.

Ce matin, alors que je saluais Barrau de la tête, et m'installais à la table voisine, un irréprouvable élan m'a relevée de ma chaise.

- Je peux ?
- Oui, je t'en prie.
- Merci.

Je m'assois à sa table. Mais yo ! Je suis assise à la même table qu'Aurélien Barrau, pour de vrai ! Cool ! Je sais qu'il lui reste quelques minutes seulement, possiblement 10, avant de rejoindre l'université, où il donne ses cours. Youhou !

- J'ai vu ta prise de parole avec la veste rouge. Et aussi ton passage à la radio sur *France Inter*. Mais bravo ! C'était bien, et très courageux aussi. C'est de mieux en mieux, on sent que tu te détends, ça fait du bien. J'imagine que ce n'a pas été simple...
- Oh oui. Avant de passer à l'antenne, on m'a répété d'arrêter de me toucher les cheveux. Ça passe mal, trop maniéré à leur goût. Et après mon intervention, on m'a félicité plusieurs fois, « Super Aurélien, tu étais vraiment très sexy ! »
- Ah, ouai, je vois, merde.

- Oui, c'est vraiment comme dans le film *Don't look up*\*. Aucun regard sur ce que je suis venu dire, pas un mot. Mais mes cheveux, ma façon de me tenir, et mon sex-appeal.
- C'est vrai que je t'ai trouvé très sexy, aussi, sur la vidéo *France Inter*. Pour de vrai. ( Je souris )
- ( Barrau aussi )
- Justement, c'est de ta performance scénique dont j'aimerais te parler. Mais peut-être que je tombe mal ?
- Non, je t'en prie, je t'écoute.

Je ne pourrai qu'exposer les questions les plus vives qui me travaillent, spontanément, sans discuter. Je parle vite, j'ai si peu de temps.

- Je pense qu'à partir du moment où tu montes sur scène, tu fais spectacle. Et ce, quelque soit la scène, même si la scène est ta chambre, et que tu es face à une caméra. Mais je me concentrerai sur tes dernières prises de parole, les vidéos de tes interventions, auxquelles j'ai accédé sur le Net, et de ta relation au public en particulier. Dès lors que tu exprimes à un public, tu fais spectacle, donc.
- ...
- Et, dès lors que tu fais spectacle, tu es un artiste, n'est-ce pas ?
- Oui, d'une certaine façon.
- D'une certaine façon. Oui, c'est ça ! D'une certaine façon.

\* *Don't look up : déni cosmique* : comédie dramatique américaine écrite et réalisée par Adam McKay, sortie en 2021.

Sa conférence à la veste rouge, en Novembre dernier, *De la crise à la chute*, m'a sidérée. J'ai tremblé, dedans, au fond, au coeur, intimement. Le monde s'est éteint mille fois. Au fond de mon lit. Le monde entier. Éclaté, fractal. Des poules à l'empire romain, à l'Afrique profonde, mille questions ont pris corps, intimement, j'insiste.

- Ton message est limpide, et si dur ! L'équilibre du vivant s'est effondré. Notre planète, notre monde, notre civilisation. L'équilibre d'un système, notre système, et ce système s'effondre. C'est trash. J'entends ton message comme un appel, une interpellation, une invitation, une injonction : il y a urgence à considérer les faits, à revoir notre relation au vivant. Nous devons décider encore autrement, pour quoi mourir ! Révolution !
- ...
- Alors... J'entends que porter ce message te pèse. Tu le fais presque malgré toi, et tu insistes : ce n'est pas ton message personnel, mais des faits sur lesquels s'accorde la science. Les faits sont les faits. J'entends que les médias, la relation au public, te pèsent aussi, t'inquiètent. Et c'est bien understandable. Car celui qui rend public, se rend public, et bien souvent au mépris de ce qu'il s'efforce de rendre public. La prétention publique peut coûter très cher, au quotidien d'une vie entière, oui. Tu redoutes la peopolisation, que ta vie privée soit exposée au grand jour, que l'on te moque un pouvoir politique, ou celui de gourou, voire de bouffon. Tu redoutes les fantasmes du public, et l'indifférence. Comme n'importe quel artiste !
- ...
- Qu'en plus du travail que ça représente de créer le message, de le partager, d'oser l'incarner, et malgré ta timidité, qu'il faille prendre à charge, en plus, la relation au

public, et aux médias, met le vertige, c'est clair. Mais je pense que tu pourrais considérer la question autrement.

- ...

- Imaginons un instant un artiste, un philosophe, un scientifique, sans relation au public, sans contrat avec le public, sans responsabilité médiatique, disons, *sans contact*.

- ...

- Oui, c'est affreux, j'en conçois, mais c'est bien là un des fantasmes de l'artiste de notre époque. Et du philosophe semble-t-il. Jacques\* aussi, redoutait de passer à la télévision, c'est bien normal. Mais c'est bien dommage aussi. Car il ne s'agissait pas de réduire la philosophie-télé à un divertissement de surface, mais de se jouer du format pour tous, et pour chacun. Pour faire autrement lien, bien sûr. Télé-lien, Aurélien. À distance, de loin, toujours au plus intime, aussi.

- ...

- Penser et repenser notre relation au public est indispensable.

- Je t'écoute.

- Aux vues de la gravité de ton message et de son effet carrément anxiogène, je crois qu'il serait bienvenu de revoir ta performance. De sorte d'optimiser ta médiatisation, et par là-même, ta fonction de médiation. Médiateur l'artiste, avec un tel message, non ? Présence publique intime. Quel contrat ? Quand je dis « présence publique intime », je pense : « autre lien social », ou « faire autrement nous », intimement.

\* Jacques Derrida, philosophe français d'Algérie du *déconstructionnisme*.  
1930-2004

- ...
- Car c'est bien ça que tu provoques et cherches à provoquer Aurélien, n'est-ce pas, que nous revoyons nos convictions intimes ? C'est bien au plus intérieur de nous-même que nous devrions nous lier autrement au vivant, intimement. Aussi grande soit la distance de laquelle nous observons le monde et son histoire, notre système, c'est bien d'intimité dont il est question, à présent, de coeur, n'est-ce pas ? Mais le coeur est-il intime, alors ?
- ...
- Je te dérange ?
- Non, tu ne me déranges pas Sarah.
- ...
- Je t'écoute.
- Je dirai : époque médiatique, désordre intime, époque intime, désordre médiatique. Et hop : révolution !
- ...
- Je m'égare.
- ...
- Je ne sais pas. Ton message n'est-il pas si grave, qu'il te faille aussi accepter de prendre à charge l'effet que tu fais, et à coeur de nous rassurer, aussi ?
- ...
- C'est tellement dur ce que tu nous exposes, vertigineux, angoissant. Pourquoi faire l'économie de nous rassurer ?

Barrau sourit. Personne sur la terrasse n'est assez proche pour entendre ce que je lui dis. Personne ne nous dérange, non plus. Cependant, je suis désormais en scène. J'en prends conscience à cet instant précis. Je suis en performance improvisée, sur cette place publique, c'est une évidence. On nous regarde, sur la terrasse. On me voit m'agiter et lui parler.

Qui ? Je ne le sais pas encore, mais à chaque fois que je parle à Aurélien en public, quelqu'un m'aborde, sitôt qu'il est parti. *Bonjour, excuse-moi de te déranger. Je t'ai vu parler avec Aurélien Barrau. Tu oses lui parler ? Bonjour. Oui. Tu le connais ? De quoi avez-vous parlé ? De quoi lui as-tu parlé ?* Je réponds. *Moi aussi j'aimerais bien lui parler, mais je n'ose pas. Tant mieux ! Hahaha ! Si tout le monde venait lui parler, crois-tu qu'il pourrait boire son café en paix ? Oui, oui, c'est clair, mais j'aimerais bien lui dire que c'est bien ce qu'il fait, quand même.* Bien souvent, la personne me mime un pouce levé, voire deux, gratifiants, qui diraient « Mais merci Aurélien, quelle intelligence, quel courage, quel talent, mais bravo, continue ! » Alors je m'esclaffe, *Mais yo ! Mais c'est génial ça ! Mais oui, mais lève-lui tes pouces, yo ! Ça, c'est cool, ça !* Alors il y a bien ceux qui ont écouté ou lu Barrau, et ceux qui en viennent directement à sa vie privée, à son mystérieux style de vie, à son charisme, sa coupe de cheveux, son style. Mais qu'on l'ait lu ou pas, dans tout les cas, Barrau inquiète.

- Nous avons donc basculé, précises-tu, et le basculement est total. Écologique, sanitaire, social, économique, philosophique, sanitaire, politique, artistique, poétique, sanitaire. L'équilibre d'un système a été rompu. L'humain, a rompu, ou corrompu cet équilibre, comme jamais, vers un autre système. Nous sommes dans ce monde nouveau. Nous avons déjà basculé. Les faits parlent d'eux-même. La communauté scientifique, partout, s'accorde sur ces mêmes faits : *Tout bascule, et tout le monde, tout le temps et depuis toujours, mais aujourd'hui, comme jamais.*
- ( Barrau sourit presque )
- Nous sommes bien irrémédiablement responsables.
- ...



- « Nous » est irrémédiablement responsable, n'est-ce pas ?
- ...
- C'est dur ! C'est très dur de voir ainsi. Tu nous en fait voir de toutes les couleurs, de toutes les tailles, avec multiples perspectives, tu nous fais penser profondément, avec le coeur. Ça fait mal aussi. J'imagine que je ne suis pas la seule à te faire ce constat ?
- ...
- Mais pourquoi fais-tu l'économie de nous rassurer, alors ? Ce serait un paragraphe de plus, seulement ! Je comprends bien que rappeler aux gens leur puissance à l'échelle 1, dans l'envergure de leur propre corps, espace-temps, là, ici et maintenant, c'est bateau, mais faut-il pour cela en faire l'économie ?
- ...
- Que puis-je faire d'autre, quelque système que j'habite, que d'investir pleinement ma présence de mon humanité ? Car c'est bien dans ma présence, en chair et en os, virtuelle ou artistique, mais partout et seulement là où je rencontre, où mon oeuvre rencontre, que j'agis, non ? C'est alors comme si la présence publique se trouvait être irrémédiablement intime. Si je caricature, l'artiste est celui qui dit « J'ai conscience et je me joue d'exister presque'exclusivement en vous, intimement ». L'auteur s'en réjouit encore alors qu'il est mort depuis des lustres. « Une part de mon intimité (mon travail, mon oeuvre) vit en vous. »

Tout à coup je bloque. Mais où en étais-je ? Oh putain, c'est le black out, j'ai perdu le fil. Merde ! Je ne me souviens plus où j'en étais ! Ni de quoi je parlais. D'un coup, comme ça ! Oupsy...

Barrau est un savant. Astrophysicien, spécialiste des trous noirs, chercheur en gravitation quantique à boucles. Barrau est aussi docteur en philosophie, depuis ses *Anomies* \*. Savant, Barrau fait donc savoir, mais avec un talent fou, brillant d'éloquence. Il éblouit, aveugle un moment, dérange, et fait grandir. Barrau brille fort, touche en nous, intimement. On lui en veut encore, pas mal, d'oser poser les questions qui tuent, au coeur, avec tant de grâce. Barrau, rigoureusement généreux, éveille en nous, au plus intime, un vertige d'une grande intensité. En moi. De quoi faisons-nous le deuil ?

- Nous nous effondrons, dis-tu. Ce qui nous tenait ensemble debout, s'effondre. Nous, s'effondre.

- ...

- Au premier degré, c'est la mort totale. Je me meurs, et le système entier se meurt, système que je croyais éternellement mien. *Effondrement*. Et c'est beau ! Je trouve ça grandiose. C'est brillant, et courageux. C'est fascinant ! Tout éclate dedans, fractal. Un certain système en prend pour son grade. Un certain système. Nous. Intime. Et tu envisages la suite : il est désormais question de voir, de penser, et d'agir autrement. Je me répète, il est question d'intime. Il est question de désirer autrement, autre chose. Partout. Tout le temps. Maintenant. Il est l'heure de faire un tour sur nous-même, encore, dedans, ensemble, avec : révolution. Comme toujours. Comme jamais.

- ...

\* **Anomies** : absence d'organisation ou de loi, disparition des valeurs communes à un groupe. (En 2016, Aurélien Barrau défend sa thèse de philosophie à la Sorbonne : *Anomies : une déconstruction de la dialectique de l'un et de l'ordre, entre Jacques Derrida et Nelson Goodman*.)

- Personnellement, c'est le « nous » qui m'obsède, moi. Qui, nous ? Quel nous ? Oh, j'aimerais tellement tant que tu nous parles de « nous », et de ce qu'est l'intimité ! Il y a tant des malentendus sur la question ! Hey, tu connais l'étymologie de « nous » ?
- ...
- Je n'ai pas trouvé grand chose, non plus . Mais dans « nous », j'entends « noeud », « noué », et comme une négation. Existe-t'il un concept d'intimité en astrophysique ?
- Hélas non.
- Mais je m'égare, pardon.
- ...
- C'est intéressant, continue.
- Et bien, quand tu invites les artistes à penser la révolution, je me demande à quels artistes tu t'adresses ? Je dis « invites à penser », mais ce n'est peut-être pas le bon mot, « excites » ?
- ...
- Le monde des artistes est absolument dégueulasse, Aurélien. Étroit, brutal, snob, méchant, mauvais, dangereux, violent, létal. Le monde des artistes pue le mort, si j'ose dire, lui aussi.
- ...
- L'artiste aussi est une ordure. Bien plus intéressé à faire de la thune, ou à sécuriser sa situation, semble-t'il, à élargir sa surface de contact, et son putain de réseau, qu'à créer l'époque, revoir sa relation au vivant, à l'autre, sa responsabilité, sa puissance.
- ...

- L'artiste se fout royalement de l'époque. Quant aux artistes avec qui j'ai réfléchi sérieusement à « notre responsabilité en tant qu'artiste », je les compte sur les doigts de mes mains, man.
- ...
- L'artiste est un rat. Il prie pour sa réussite, sa gloire et sa médiatisation, pour son système. Discrimination, entre soi, compétition. L'artiste croise les doigts très fort. Il veut être, ou plutôt, réussir à être. Une quête identitaire, presque exclusivement stylistique, aussi vieille que le système qui s'effondre, mais lui, ne s'effondre pas, le con. Hitler, était un artiste.
- ...
- L'artiste est un snob acharné et méprise la société de laquelle il cherche à tout prix à s'extirper. L'artiste exècre le commun. L'artiste branlerait n'importe quoi. L'artiste est « in » ou « out », mais rarement « avec ».
- J'entends bien, Sarah.
- Pardon, je suis en colère ! Excuse-moi, je m'égare, excuse-moi !
- Il n'y a pas de mal.
- Mais quand même ! La première année co-vid, pendant la crise sanitaire. Certains intermittents du spectacle ont bénéficié d'une année blanche, et d'autres pas. Certains ont donc joui du renouvellement de leurs droits, pour une année supplémentaire, les autres pas. Il fallait être dans la fourchette. Année blanche pour certains, noire pour d'autres. Je me demandais comment le monde des intermittents, au niveau local, abordait cette problématique. L'occasion d'une réponse s'est présentée, alors que j'accueillais à *Acoeur* un artiste africain que j'aime beaucoup, soit dit en passant, quelques heures avant un rassemblement, pendant l'occupation du parvis de la

*Maison de la Culture. Il bénéficiait, lui, de l'année blanche. Je lui demandais, Aux vues de la réalité de la différence de réalité que représente l'épreuve de la crise, avec ou sans droits, pensez-vous faire un geste ? Un geste de quoi ? Verseriez-vous chacun, je ne sais pas moi, 5, 10 ou 15 pour-cent de vos droits, à ceux qui n'ont pas cette chance ? Mais comment ça ? Ce n'est pas une chance, Sarah, mais un droit, relatif au nombre d'heures déclarées. C'est calculé. Comme tu veux, mais c'est injuste, non ? C'est là la justice sociale, avait-il proprement articulé. Mais est-ce que ça fout la merde, entre vous ? J'étais curieuse. Est-ce que vous en parlez ? Est-ce que c'est à l'ordre du jour de la réunion d'aujourd'hui ? Mais de quoi, Sarah ? De vous solidariser. Non. Enfin, si, mais pas financièrement. Ah. Et toi ? Quoi, moi ? Tu as bien un pote qui souffre de cette situation, non ? Oui, j'en connais plein ! Et bien, tu lui ferais un virement de 5, 10 ou 15 pour-cent, sur tes droits, toi ? Mais comment ? Et bien tu choisirais un de tes potes, et tu lui ferais un virement chaque mois. Tu optimiserais sa traversée. Non ? Tu médiatiserais ton geste, et inviterais d'autres artistes à faire de même, entre eux, entre nous. Ne serait-ce pas plus juste, alors ? De quoi ? Que ceux qui le peuvent, soutiennent, mécènent ceux qui trinquent sévère ? Ah mais non, Sarah, mais pas du tout ! En France, ça ne se passe pas comme ça. On n'est pas en Afrique, là ! Hahaha. Ici, ça ne se passe pas entre nous. Et de sa voix la plus douce, j'avais presque 8 ans, C'est avec Macron que ça se passe, avec le gouvernement. Par le haut, disait-il levant son bras, C'est par le haut que ça se joue, tu vois ?*

- ...

- Si les artistes ne se soucient pas des artistes, qui ? C'est si dur la vie d'artiste, qu'il m'a toujours paru indispensable d'optimiser leur traversée. Ça m'a toujours impliquée. C'est une vocation je crois.
- ( Barrau respire )
- Autre fait ! À la fin du premier confinement, dans le laps de temps où nous avons retrouvé un espace public public, avant le couvre feu. Je suis allée voir le concert en plein air. Ou plutôt, j'ai profité du concert en plein air, puisque ni moi, ni mes potes, n'avions le luxe de nous payer la place. Plusieurs groupes locaux se produisaient, donc, de profil pour nous, sur la belle grande scène municipale. Et bien, j'ai halluciné ! Pas un mot, pas un seul mot sur la situation actuelle, sur la nouvelle réalité en cours de chargement, sur la mutation sociale, sanitaire, politique, culturelle, en cours. Une sorte de torpeur scénique à tous les étages. Aucun des artistes n'a parlé des problématiques problématiques d'un nous. Personne ne leur avait conseillé de le faire. C'est triste, non ?
- Oui.
- Je me souviens avoir pensé à Bob Marley.
- Je comprends.

Je ne sais pas comment, mais j'en suis arrivée à lister une série d'expériences scéniques, que je proposais à Aurélien d'imaginer. Une autre intimité que sa mise en scène, lors de ses interventions. J'intimais à Aurélien d'imaginer la rencontre physique, avec son public, à l'échelle 1. Il fallait engager son corps, pensais-je, corps que je pressentais timide. J'avais bien vu, car en me quittant, sa main dans la mienne m'a paru être le bout d'une aile, tiède et souple, ou celle d'un grand singe.

- Imagine ! Au lieu d'entrer sur scène par le fond, tu accueillerais le public, au seuil de la salle. Un à un, tu leur serrerais la main, saluant chacun d'un regard, dans les yeux, parfois d'un mot. Comme on dit bonjour.

Je proposais à Barrau l'artiste d'imaginer en quoi ce type d'expérience scénique révolutionnerait sa façon de rencontrer le public, et peut-être même alors, de créer.

- Tu imagines l'exercice ? Un truc de ouf !
- ...
- C'est comme les 4 minutes dans les yeux\* ! J'adore accompagner les 4 minutes dans les yeux ! C'est une expérience de taille ! En faire l'expérience, c'est absolument indispensable dans une vie, par les temps qui courent. J'adore accompagner ce genre d'expériences. Seul ou en groupe. Imagine dans tes cours à l'université ! Toi qui appelles à « dérouiller l'université », ça, ça dérouille et déverrouille bien les rapports sociaux, l'apprentissage.
- ...
- Imagine qu'à chaque nouveau cours, tes élèves rencontrent un autre élève, 4 minutes dans les yeux. À chaque cours, les couples de regards changeraient. Imagine, sur une année, en quoi cette expérience optimiserait *l'effondrement* vers l'autre monde.
- ...

\* Voir la vidéo *Amnesty International* de 2016 *Look Behind Borders*.  
Expérience basée sur la théorie du psychologue américain Arthur Aron, mise au point en 1997, selon laquelle un contact visuel ininterrompu de quatre minutes accroît l'intimité et rapproche les personnes.

- C'est grossier ?
- Non.
- La rencontre n'est elle pas condition du vivant ? Ou faudrait-il désormais imaginer le vivant *sans contact* ?
- ...
- Ça te semble ridicule ?
- Non.
- Ça fait remède hippie, j'en conçois. Et peut-être alors qu'il y aurait tant d'émotion que certains verseraient un larme, un mot, une syllabe.
- Je n'en doute pas.
- Saches que j'accompagne artistiquement ce genre d'expérience avec plaisir, et que je suis là, si ça te disait. Avec tes élèves, ou seul.
- ...
- Si je peux faire quelque chose...
- Merci.

J'imagine Aurélien Barrau entrer sur scène, et prendre le temps de respirer le public, amplement, invitant le public à faire de même. Comme on respire la mer, ou face à l'océan. Avec. Je le vois emplir et vider ses poumons, ses yeux, de ceux du public. Mais il me reste peu de temps. J'ose enfin.

- Tu ne peux pas faire le genre de réponse que tu as fait à ce père ! Ce n'est pas possible comme réponse, ça !

Je fais référence à l'échange avec le public, en fin de la conférence de Novembre dernier, *De la crise à la chute*. Un père : *Euh... Le... Le titre de votre présentation m'avait interpellé (...) Euh... Je voulais vous parler de mon fils. Euh. Il vient d'entrer en sixième. Euh. La rentrée ça fait 2 mois du*



*coup. Et en 2 mois, il a appris, euh, le réchauffement climatique, et la perte de biodiversité. Alors moi, plus je vous écoute, plus je déprime. Euh. mais ma question c'est : comment on va faire pour élever des enfants, euh, sans que eux ne dépriment ?* Barrau a répondu. (Je mets entre parenthèses ce qui m'est spontanément venu à l'esprit, et que je couchais sur mon cahier). La réponse de Barrau : *Alors, j'ai changé d'avis en écoutant des gens plus compétents que moi ! J'étais un peu suspicieux sur cette notion, disons vaguement, d'éco-anxiété, de déprime, etc, je la croyais surfaite. Euh. Personnellement, je ne connais pas en fait, de gens qui s'endorment le soir avec une boule dans le ventre, à cause de l'état de la planète. (Ah bon ?) Je connais des gens qui ont peur, parce qu'ils vont perdre leur boulot, parce qu'il sont malades, parce qu'ils ont des ennuis judiciaires, pour toutes les raisons imaginables, jamais parce que la forêt amazonienne n'est pas en forme. (Vraiment, Aurélien ? Tu veux dire que toi, tu dors bien ?) Je croyais que l'éco-anxiété n'existait pas, et qu'elle était au contraire trop faible. Il me semble qu'on s'en soucie trop peu, et non pas trop intensément. J'ai un peu changé d'avis, parce que des psychologues m'ont assuré que parmi leur patientèle, on trouvait des gens qui allaient mal, à cause des problèmes d'écologie et de l'état du monde. (Effectivement, nombreux sont ceux qui vont consulter à cause de l'état du monde, dans leur pays, dans leur village, ou dans leur famille. On va toujours consulter à cause de l'état du monde, d'ailleurs, si on regarde bien. De l'état de notre monde.) Donc, peut-être que je me suis trompé et qu'effectivement, cette question se pose. Alors, l'autre point que vous évoquez, c'est que vous fléchez la question sur les enfants. Évidemment, c'est plus important*

*parce qu'on n'a pas envie de faire avoir une dépression, encore moins envie de faire avoir une dépression à un gamin de dix ans, qu'à un vieux bonhomme. Euh. La question des enfants, il faut aussi vraiment être très factuel, parce qu'on a parfois l'idée que les enfants sont beaucoup plus conscientisés et beaucoup plus pro-actifs. Ça, ça me paraît globalement complètement faux, en fait. « Enfants enfants », je n'en sais rien, mais la tranche d'âge, c'est un sondage de National Géographique que j'ai lu il y a quelques mois, où il y a le plus de climato-scepticisme, c'est les 18-22 ans. Donc il ne faut surtout pas croire que les jeunes vont nous sauver. (Oui, mais la question concernait un « enfant enfant » de 10 ans.) C'est, en fait, simplement une manière de décaler le problème qu'on ne veut pas régler. (C'est ce que tu viens de faire, justement.) Il y a autant de jeunes cons que de vieux cons, et je ne crois pas du tout qu'ils soient prêts à troquer leur PS5 contre l'avenir du monde ! Vraiment, je ne crois pas ! Ils ne sont pas pire que nous, mais ils ne sont pas non plus, mieux que nous. Donc je pense que la question, en fait, se pose au-delà d'eux. (C'est clair ! Factuellement, il faut bien reconnaître qu'il y a bien plus d'enfants sur cette planète sans PS5, qui ne sont peut-être pas pro-actifs, mais indéniablement créaCtifs\* ) Alors, ce que vous dites, c'est qu'effectivement, comment leur dire la vérité, sans trop leur faire peur ? Pfff, bah tant pis ! (Silence de mort.)*

\* **créaCtifs** : terme emprunté à Thierry Lombard depuis 2018, que j'entends comme l'association de *réactif* et *créatif*.

*Écoutez, moi je pense qu'il faut leur faire un peu peur. Franchement. Écoutez, si vous me dites que vraiment, il y a des gamins qui finissent en HP, effectivement, euh, ça m'embête, quoi. (Bordel, Aurélien ! Les hôpitaux psychiatriques sont blindés d'enfants à qui l'ont a fait peur !) Voilà. Soyons honnêtes, ça me paraît embêtant. Euh. Mais j'ai l'impression qu'on est tellement loin, et que le nombre de gamins qui meurent aujourd'hui à cause de la pollution, à cause du non-accès à l'eau, à cause la recrudescence de pandémies, eu égard aux problèmes écologiques tellement plus colossalement plus importants, que les quelques uns auxquels ont va faire un peu trop peur, que j'ai du mal à croire que c'est un vrai problème. Voilà. Mais peut-être que je me trompe, hein, et je ne demande qu'à vous écouter, si je me trompe.*

Mais yo ! Ça faisait des mois que je me demandais comment lui dire, quand, et si j'aurais l'occasion, le courage ? J'avais même essayé de lui écrire, mais je ne savais pas par où commencer. *Je ne demande qu'à vous écouter, si je me trompe*, avait-il dit. Il est l'heure. Barrau range tranquillement ses affaires dans son sac.

- Je pense que tu te trompes. Je ne comprends pas que tu ne prennes pas plus au sérieux la question du père. C'est un question cruciale, à l'échelle 1, individuelle, ou familiale. Comment vivre ensemble en joie ? De quoi nous invites-tu à faire le deuil, et comment ?
- ...
- Tu ne parles pas seulement à des convaincus, à des ingénieurs, philosophes, politiques, ou artistes, mais aux

enfants que nous sommes aussi. C'est un fait. Et si ça te semble trop périlleux d'essayer autrement, ou que tu es trop épuisé en fin de rencontre, pour rassurer le public, partage l'antenne, man ! Partage la scène, lors de tes interventions. Comme on partage sa vision du monde, son monde, avec d'autres mondes et d'autres façons. En se risquant à la rencontre.

- Comment ?
- Je ne sais pas. Pensons, pense !
- Hahaha
- Tu pourrais inviter quelqu'un en fin d'intervention, un poète, un philosophe, ou ceux que tu considères « plus compétents » sur la question, dédié à cette tâche.
- Merci.
- Love ! Merci à toi !
- Bonne journée.
- Bonne journée.

Ce coup-ci, le serveur m'a offert le café.

Thierry a sonné à l'interphone, à midi pile. Comme je suis heureuse de passer le reste de la journée en sa compagnie ! Je le déleste de son sac à dos de compétition, et de sa veste, l'embrasse chaleureusement. *J'ai fait une menthe poivrée ! Super ! Un peu de miel, mon ami ?* Thierry sort de la poche de sa chemise bleue un mini crayon et son mini carnet, *Volontiers, merci,* il écrit quelque chose. Certainement fait-il le compte de ce qu'il vient de déposer sur la table. Une conserve de lentilles, une bûche de fromage de chèvre, des tomates cerises, un paquet de biscuits, et sa bouteille d'eau, presque vide, que je remplis sur le champ. Je lui raconte alors mon café avec Barrau, en préparant le repas. Dans un grand

saladier, je découpe un avocat, et quelques tranches de pain complet de la veille, en petits dés. Lui, les tomates cerises, et un oignon frais, en rondelles. *C'est fou l'effet que ça fait, d'avoir osé lui parler ! Comme si j'avais approché un serpent très dangereux, de face, droit dans ce qui m'a semblé être ses yeux. Ça m'a fait le même effet que quand on sort de scène, euphorique. Euphorique d'avoir bravé...*

- Il ne faudrait pas que tu fasses une fixette, Sarah.

Je jette une poignée de graines germées sur le tout, assaisonne d'huile d'olive, d'origan, de sel et de poivre. *Allez, fatigue-nous la salade, Lombini !* Thierry remue précautionneusement, de longues minutes.

- Et toi, alors, qu'est ce que tu souhaites au monde ?
- La jeunesse.
- Oh, c'est beau comme réponse ! (Je relève la tête de mon assiette, pose ma main sur la sienne, et droit dans les yeux)
- Et qu'est ce que tu lui souhaites, à la jeunesse ?
- De réussir.
- ...
- De réussir à sortir de la déprime.

Nous nous régalons. Pour le dessert, je sors la pièce surprise : fraises au sucre et à la fleur d'oranger, dans lesquelles je plante deux biscuits. *Un café, mi amor ? Sans sucre pour moi, merci.*

Avant de s'installer dans le hamac, Thierry me tend au passage son carnet de nus. Je me délecte, page après page

en fumant mon café. *Mais wow ! Olala, elle est magnifique celle-là ! Il rit. Quelle poitrine ! Mais oui ! C'est bon ça Thierry, c'est très bon, ça !* Je m'approche alors, lui ôte ses lunettes, recouvre son corps de la Kuschedecke. *On dirait une chenille en cocon !* Je balance d'un bras le hamac, baise son front, *Allez, bonne sieste, chéri !*

J'écris. J'écris. J'écris. Si l'entretien d'embauche de demain ou celui de vendredi étaient concluants, je risquerais de commencer à travailler dès la semaine prochaine. Je n'ai pas de temps à perdre, j'aurai bien autre chose à faire qu'écrire, et pour un certain temps, c'est sûr.

*Voilà mon monde. Voilà mon système.*

*La santé, la résilience, la paix sont possibles, quand et seulement quand un « nous », solidaire et créaCtif\* prend corps.*

*Rien ne prend jamais corps autrement qu'intimement. Tout ce qui prend corps, prend corps intimement.*

*C'est bien de la qualité de notre intimité, de nos relations intimes, que se joue le monde. Le monde de chacun entre nous. Le monde de chacun, au plus intime. Le système de chacun, au plus intime. La société de chacun, au plus intime.*

\* **créaCtifs** : terme emprunté à Thierry Lombard depuis 2018, que j'entends comme l'association de *réactif* et *créatif*.

*C'est bien nous qui nous considérons, nous qui considérons nos propres systèmes, qui pouvons assurer à chacun, d'être considéré, d'être monde.*

*La sincérité est le seul outil possible.*

*La confiance ne se joue qu'à partir de cette sincérité.*

*La parole et l'expression publiques manquent de sincérité. Nous manquons de sincérité.*

*La confiance réciproque nous rend plus humains, plus sincères, plus forts et plus heureux.*

Thierry se réveille, je le rejoins. Face à face dans le hamac, nous nous balançons tranquillement. Il se lève, s'installe à la table de la cuisine et dessine. Moi, je sieste maintenant. À l'heure du goûter, je lui demande d'éplucher les pommes, que je coupe en gros morceaux, et dore dans une poêle, au miel de châtaignier et beurre salé. Nous nous régalaons. Je l'invite à danser sur un tube brésilien des années 80, et retourne à mon ouvrage.

*Voilà mon monde, ma vocation, mon souci, ma bataille.*

- Dis Thierry, si tu passais un message dans le livre, ce serait quoi ?
- Ce que vous lisez, c'est vous qui le lisez, car ce livre a été écrit pour vous.
- Hahaha, tu crois ?